

## UN ÉCRIVAIN ENTRE DEUX PAYS ET ENTRE DEUX LANGUES : ILARIE VORONCA

*Pierre Brunel*  
Université Paris IV-Sorbonne

---

1

Voronca, cet inconnu, ou ce quasi-inconnu. Déjà, Léon-Gabriel Gros le regrettait quand, en 1944, il lui consacrait un texte de plus de vingt pages dans son livre, *Présentation de poètes contemporains*, publié par les *Cahiers du Sud*. « Il est le plus méconnu des poètes actuels », écrivait-il alors, « sans doute parce qu'il est, de tous, celui qui mériterait le plus d'être connu » (Gros, 1944 : 211). Pourtant, au lendemain de la Première Guerre mondiale, il avait été l'un des poètes roumains les plus ardents et les plus novateurs, dans sa langue natale. Vers 1933, installé à Paris autant qu'il pouvait l'être, il se mit à écrire en langue française et devint un vrai poète français. Et en 1939, le grand critique suisse Marcel Raymond, dans son livre célèbre *De Baudelaire au Surréalisme*, le mit en valeur quand, abordant la poésie sociale et constatant qu'elle se confondait trop souvent avec le ressentiment et la révolte, il ajoutait : « Ilarie Voronca chante à peu près seul, dans une aube où les fumées du jour ne se lèveront pas, un chant d'innocence ; il impose ses mains blanches sur l'homme réconcilié avec l'homme, et il annonce la bonne nouvelle de la Poésie ».

Seul, il ne l'est pas en tout cas dans la lignée des poètes roumains qui, venus de France et écrivant en français, ont enrichi notre littérature. Plutôt qu'Anna de Brancovan, comtesse de Noailles, que Léon-Gabriel Gros situait en tête de cette lignée, je placerais Alexandru Macedonski, né et mort à Bucarest (1854-1920), fondateur de la revue *Literatorul* en 1880, dont Adrian Marino a fait la biographie (*Viata lui Alexandru Macedonski*) en 1966 et dont Alain Vuillemin a réuni pour la première fois en 2007 les *Poèmes en français*. Ce « poète venu de loin » a séjourné plusieurs fois à Paris entre 1884 et 1912, collaborant à divers journaux et revues et publiant en 1906 à la librairie Sansot un récit, *Calvaire de feu*. Ses *Opere* en langue roumaine n'occupent pas moins de sept volumes dans l'édition établie par Adrian Marino et Elisabeta Brancus pour la

maison Minerva, à Bucarest, entre 1966 et 1980. Son « Sonnet scythe », publié en français en juillet 1898 dans la *Revista Literara*, fut traduit en roumain par Clădiei Millian en 1911. Poète maudit ? Mais il se dit ange autant que démon, ou plutôt d'autant plus ange qu'il était démon : « La volupté, je l'ai bue à pleins bords, – et toute ! / De noirs tourments sont prêts à m'étouffer sans doute, / Mais nul remords ne tord les fibres de mon cœur... / Je recommencerais si je devais renaître / Et je verrais les maux venir, mais sans rancœur, / Eh ! qu'importe souffrir quand a vibré tout l'être ? » (67).

L'année où Macedonski disparaît, Tristan Tzara, né à Moinești, en Roumanie, en 1896, se détache du symbolisme dont il a été lui aussi nourri à ses débuts et publie la *Deuxième aventure céleste de M. Antipyrine*, pièce résolument subversive. Après avoir fondé à Zürich le 'Cabaret Voltaire' et la revue *Dada*, il lance les *Manifestes Dada* (il y en aura sept réunis, en 1924). Cette même année 1924, il est accueilli à Paris par Francis Picabia et le groupe *Littérature*, qui s'agrège pleinement à Dada pendant deux grandes saisons. Dans les années 30, il contribuera à mettre le Surréalisme au service de la Révolution avant de se tourner vers l'action militante, un engagement total qu'il prendra soin après 1945 de distinguer de la littérature engagée selon Sartre. Ce lycanthrope qui évolua vers la sérénité, a su rendre hommage à Voronca quand il a préfacé en 1956 la plaquette de *Poèmes choisis* publiés par Pierre Seghers dans sa collection PS, avec un portrait de Voronca en Tour Eiffel par Marc Chagall :

Voilà déjà dix ans que Ilarie Voronca n'est plus parmi nous. Jamais ferveur ne fut plus chaleureuse que la sienne : il se sentait frère de ceux qu'il connaissait et qu'il ne connaissait pas, mais aussi frère des bêtes et des choses, des livres et des villes, de l'espoir et du malheur. C'est ce don de profonde fraternité qui a imprégné dans chacun de ceux qui l'aimaient, le sentiment qu'une part de soi-même a été emportée par sa mort. Il devait disparaître à son tour en 1963. (7)

Tzara appartenait à la même génération que Benjamin Fondane, né en 1898 à Iași et mort en déportation, au camp de Birkenau, en 1944. On connaît en France Fondane par son œuvre d'essayiste plus qu'en tant que poète. Mais *Rimbaud le voyou*, *Baudelaire et l'expérience du gouffre* ne doivent pas cacher le poète visionnaire, exigeant et tourmenté tel qu'il apparaît dans son recueil *Le Mal des fantômes*. Il fut d'abord poète de langue roumaine avec *Privilești* (« Paysages ») avant le rejet qui correspond à son arrivée à Paris en 1924, « rejoignant alors pour l'essentiel sur l'art la position du mouvement dada » (Beray, 2006 : 19). Mais, comme l'a fait observer Patrice Beray dans la quatrième de couverture, c'est « dans le sens (du) poème de la vie toujours à inventer que l'œuvre de Fondane témoigne pour une écriture de l'histoire contemporaine,

littéraire et artistique, qu'elle n'a pas seulement 'connue' mais 'vécue', à ses risques et périls ».

Voronca, présenté par Léon-Gabriel Gros comme le « rival et ami » de Benjamin Fondane, allait d'une manière différente, mais parallèle, transmettre un « message messianique » venant éclater à son tour « entre les constructions toujours un peu trop intellectuelles qui échafaudent les écoles poétiques de Paris », suscitant les mêmes engouements et les mêmes défiances que ses prédécesseurs (Gros, 1944 : 212).

## 2

Non, Ilarie Voronca, né en Roumanie, à Braila en 1903, mort à Paris en 1946, n'est pas tout à fait inconnu, même s'il est absent de la plupart des dictionnaires. Il a sa place dans l'excellent *Dictionnaire mondial des littératures* dirigé par Pascal Mougín et Karen Haddad-Wotling, comme « poète français d'origine roumaine ». Voici son parcours tel qu'il est retracé dans la notice :

Après des études de droit, il devient journaliste à Bucarest, lance une revue de caractère dadaïste avec Brauner (*75 HP*), collabore à *Punct* et à *Integral* où il critique le Surréalisme, qu'il rejoindra par ses contributions à *Unu*. Il publie ensuite plusieurs recueils de poèmes de ton élégiaque (en roumain) (*Incantatii*, 1931), qu'il traduira en français lorsqu'il s'installera à Paris (1933). Les titres de ses recueils – *Poèmes parmi les hommes* (1934), *La Poésie commune* (1936), *La joie est pour l'homme* (1936), *Beauté de ce monde* (1939) – disent assez son aspiration au bonheur entrevu, son amour non dénué d'ironie, pour la collectivité humaine. Ses images insolites et concrètes, portent un chant d'innocence et de bonté, largement pathétique. Ses romans (*Lord Duveen ou l'invisible à la portée de tous*, 1941 ; *Souvenir de la planète Terre*, 1945) relèvent d'un fantastique hoffmannien. *L'Interview* (1944) médite sur la création artistique à travers l'exemple voilé de Brancusi. Mais, ne pouvant concilier le rêve et la vie, Voronca se suicida, en laissant le dernier appel de *Contre-solitude* (1946) (Mougín, 2002 : 936)<sup>1</sup>.

S'il n'a pas été retenu dans l'anthologie *Poèmes roumains* publiée aux éditions Hautefeuille (Caractères) en 1958, la préface d'Hubert Juin fait allusion à lui, parmi d'autres poètes d'origine roumaine qui « s'échauffèrent » quand s'élaborait en France la poésie « moderne ». Hubert Juin nomme, pêle-mêle, Tristan Tzara qui amène, via Zürich et le Cabaret Voltaire, Dada ; Ilarie Voronca et Benjamin Fondane, qui sont venus chez nous et ont contribué aux

<sup>1</sup> A noter que dans la table d'orientation qui figure en tête de ce dictionnaire, Voronca est dans la liste France XX<sup>e</sup> siècle.

expériences françaises, Ion Pillat, qui a traduit Saint-John Perse, ou encore ce poète captivant, Alessandru Philippide (Juin, 1958 : 20).

En 1933, les Gardes de fer maintenaient la terreur dans le pays. À la suite de la répression sanglante de la grève des cheminots de l'atelier de Grivitza, au mois de février, des intellectuels cherchèrent refuge en Occident, et en particulier en France. Ce fut le cas d'Illarie Voronca, qui a mis son talent de poète à traduire ses compatriotes, par exemple ce poème d'Alessandru Philippide, son aîné de trois ans :

#### NOUS SOMMES FAITS EN GRANDE PARTIE DE NUIT

L'aujourd'hui avec son étincelle  
 Ne peut pas éclairer l'abîme  
 L'éternelle nuit qui est en nous.  
 De temps en temps il vient des profondeurs,  
 Tels les êtres vivants au fond des mers,  
 Des souvenirs qui nous sont étrangers  
 Comme s'ils n'étaient pas les nôtres,  
 Fragments d'une vie  
 Que nous n'avons jamais vécue,  
 Morceaux qui vainement s'efforcent de s'unir :  
 Un crâne, un bras, le lac d'un œil,  
 Avec des nénuphars encore jamais vus,  
 Et une barque aux rames de songe, nous appelle.

Me voici condamné à creuser sans arrêt  
 Dans les montagnes de ténèbres :  
 Que vais-je ramener à la surface ?  
 Sera-ce le trésor d'une pensée  
 Ou bien la même aridité de l'ombre ?  
 Oh ! Il se peut qu'enfin je sois vaincu  
 Par la nuit et que de noires avalanches  
 Roulent vers moi des grandes montagnes  
 Et m'écrasent sous leur poids sombre.

Mon passé et d'autres passés plus anciens  
 Semblables à des continents engloutis  
 Restent ignorés dans l'océan de mon âme  
 Avec leurs anonymes signes ancestraux :  
 Ce sont les rêves du rocher que je fus autrefois,  
 Ce sont des souvenirs de ma vie de plante,  
 Frissons de ver et nostalgie d'astre

(Et c'est aussi peut-être le pressentiment  
D'une future vie étrange).

Je déterre en moi la racine du monde ;  
Dans ma poitrine ô ! souvenir de plomb !  
Urne où des siècles ont déposé leurs cendres :  
Est-ce la lune ou est-ce mon cœur ?

Ou encore celui-ci :

#### LA VIE D'À CÔTÉ

S'en vont dans le grand vent du temps.  
Mes jours, drapeaux en lambeaux.

Qu'entendais-tu, Pythagore,  
Lorsque tu créais la musique des sphères ?  
L'écho des ouragans stellaires,  
Celui des voies lactées dans l'espace,  
Venaient-ils donc vers toi pour t'inciter  
Comme un profond accord de lyre,  
Arc-en-ciel des rythmes solennels ?

L'âme de ces musiques éteintes  
Ne répond plus à nos appels ;  
La danse incendiée des sphères  
Est immobile sur les champs célestes.

Je voudrais sauter hors de mon âge,  
Sur un rayon froid de lumière  
Planer dans l'espace stellaire.

Fois anciennes, vous souvenirs,  
Soyez les digues infranchissables  
Où frappent en vain mes désirs  
Qu'enflamme le regard du diable.

La vie est à côté, toujours une autre,  
Il y a pourtant une vie qui veille sans arrêt :  
La trouverai-je encor sur mon chemin ?  
Je cherche ce qui dure

Les milliards de feuilles qui tremblent dans le vent,  
D'autres toujours et cependant les mêmes. (1958 : 191-193)<sup>2</sup>

3

Poète, ce ne peut être son métier. Voronca a été contraint d'en exercer plusieurs, en particulier celui de journaliste. Et c'est dans le cadre de l'exercice de cette profession qu'il situe l'aventure dont il fera le récit dans *L'Interview* en 1944. Car il ne recule pas ou il ne recule plus devant ce mot dans les dernières lignes de l'avant-propos de ce livre : « Le récit qui va suivre se passe à l'époque où j'exerçais la profession de journaliste. Depuis, et peut-être à la suite même de l'aventure relatée dans ce récit, j'ai abandonné cette profession. Je raconterai mes aventures dans un apparent désordre, mais en suivant le fil mystérieux de leur fatal enchaînement » (Voronca, 1944 : 12-13).

*L'Interview* n'est sous-titré ni « roman », ni « nouvelle », ni « récit ». Mais dès l'avant-propos l'auteur avertit le lecteur qu'il va tenter d'« exprimer avec des mots réels l'aventure extraordinaire (qu'il a) vécue », même s'il connaît à l'avance la difficulté de l'entreprise et s'il sait qu'il aura du mal à la surmonter ou, comme il le dit, à la vaincre. Car écrire sera pour lui un combat, qui ne se confond ni avec le « combat spirituel » déclaré « aussi brutal que la bataille d'hommes » à la fin d'*Une saison en enfer* ni avec le combat décrit par Franz Kafka dans son récit de jeunesse *Beschreibung eines Kampfes*, suite de conversations qui sont autant de confrontations<sup>3</sup>. Mais il tient des deux : entretiens tendus, combat véritablement spirituel car le protagoniste engagera le dialogue avec le Créateur, donc avec Dieu. Et c'est bien aussi une série de confrontations que le récit déroulera.

Le dialogue a une place comme naturelle dans cette interview mais, comme dans les dialogues platoniciens, le récit fait gravir des degrés qui doivent permettre d'accéder au mystère, ou du moins de s'arrêter sur le seuil. Le plus bel exemple en est sans doute le mythe d'Er le Pamphylien dans le livre X de *La République*. Le narrateur se démarquait volontairement du récit odysseén, donc de la *Nekuia* :

---

<sup>2</sup> Pour ces deux poèmes, il est fait mention d'Illarie Voronca comme traducteur. *Poèmes roumains*, anthologie citée.

<sup>3</sup> Deux fragments ont paru dès janvier-février dans la revue *Hyperion*, deux autres dans la même revue en 1909 (la « Conversation avec l'homme en prière », la « Conversation avec l'homme ivre »), deux autres en 1913 dans le recueil *Regard*, avant que Max Brod, trahissant doublement le testament de son ami, ne mêle deux manuscrits pour publier cette *Description d'un combat* dans le tome VIII des *Œuvres* de Kafka. Voir l'édition française de Claude David, Kafka (1980), *Œuvres complètes*. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, tome II, p. 4-47 (manuscrit A), 47-77 (manuscrit B).

(...) je ne vais pas, non, te débiter, à toi, un « récit à Alcinoos », mais bien celui d'un vaillant, Er, fils d'Arménios, Pamphylien de nation ; il trouva un jour la mort dans un combat, et, comme dix jours plus tard on relevait les morts déjà en décomposition, on le releva, lui, bien conservé ; transporté chez lui pour les funérailles, le douzième jour, placé sur le bûcher, il ressuscita, et, après sa résurrection, il raconta ce que là-bas il avait vu (Platon, 1950 : 1231).

Voronca avertit immédiatement qu'il va lever le voile sur un des plus étranges univers. Il en rend compte d'abord à l'aide d'une image familière, celle de ces coquillages appelés « couteaux » qu'on ramasse sur les plages de l'Atlantique : « Si on essaie de les rattraper en fouillant dans le sable, ils s'y enfoncent de plus en plus et vous échappent. Mais le pêcheur averti sait qu'en déposant un peu de sel dans le trou, le couteau comme fasciné reste à la surface, et devient votre prisonnier » (Voronca, 1944 : 9).

Et ce monde auquel *L'Interview* va permettre d'accéder est lui aussi le « monde de l'invisible et de l'éternelle mort ». Comme pour Platon, comme pour Rimbaud, l'écrivain entreprend de noter l'inexprimable, de fixer des vertiges<sup>4</sup>. Il le fait donc prudemment, en ami du lecteur, en stratège de la parole, mais surtout en poète. Et c'est d'ailleurs son auto-portrait de poète en vers qu'il insère dans ce qui veut être sincèrement et sans artifice un avant-propos.

L'interview n'est pas quelque chose d'absent du roman socratique, donc des dialogues de Platon. Le plus bel exemple que j'en connaisse se trouve dans *l'Apologie de Socrate*. À Delphes, où ils sont venus ensemble, son camarade de jeunesse, Chéréphon demande à l'oracle d'Apollon s'il existe quelqu'un de plus sage, ou plutôt de plus *sophos* (le mot signifie à la fois sage et savant) que Socrate. La Pythie, interprète de l'oracle, répond que nul n'est plus *sophos* que lui.

Socrate est bien embarrassé, incrédule même, car, comme l'explique Louis-André Dorion, « il ne se reconnaît aucun savoir, mais il ne peut pas douter de la véracité de l'oracle puisqu'il n'est pas permis au dieu de mentir » (Dorion, 2004 : 40). C'est à l'occasion de son procès que Socrate explique ceci à ses juges pour se défendre de ses calomnieux, de ses accusateurs, Meletos et Anytos, qui ont prétendu qu'il cherchait à introduire de nouveaux dieux dans la cité d'Athènes :

Considérez maintenant pour quel motif je vous dis ces choses : c'est que je me propose de vous apprendre quelle est l'origine des calomnies dont je suis l'objet. Une fois informé de cette réponse, je me faisais des réflexions de ce

---

<sup>4</sup> *Une saison en enfer*; « Délires II. – Alchimie du verbe », p. 428.

genre : « Que peut bien vouloir dire le Dieu ? Quel sens peut bien avoir cette énigme ? Car enfin je n'ai, ni peu, ni prou, conscience en mon for intérieur d'être un sage ! Que veut-il donc dire en déclarant que je suis le plus sage des hommes ? Bien sûr, en effet, il ne ment pas, car cela ne lui est pas permis ! » Depuis longtemps durait mon embarras sur ce qu'il pouvait bien vouloir dire, quand à la fin, non sans beaucoup de peine, j'en vins à prendre le parti de m'en enquérir en procédant à peu près ainsi.

Il va donc consulter. Il va d'abord trouver un politique, puis d'autres, à qui il finit par montrer qu'ils croient être *sophoi*, alors qu'ils ne le sont nullement. Bien plus, au cœur de son enquête il a eu l'impression que ceux qui avaient la plus belle réputation de *sophia* étaient ceux qui en étaient le plus dépourvus.

En second lieu, il est allé consulter les poètes, « faiseurs de tragédies, faiseurs de dithyrambes, et le reste », en se disant à l'avance qu'il était bien moins *sophos* que ces gens-là. Il les interroge même avec leurs textes en main, désireux d'être éclairé par eux sur leurs œuvres et d'apprendre quelque chose. Mais il a découvert que ces gens qui disent beaucoup de belles choses n'ont aucune connaissance précise sur les choses qu'ils disent.

En troisième lieu, il est allé trouver les gens de métier. Sans doute chacun a-t-il une compétence technique et même, dans son domaine respectif, un savoir sur le juste ou l'injuste, le bien ou le mal etc. Mais le prétendu savoir des artisans n'est pas moins illusoire que celui des politiciens et des poètes. « Si bien », finit par conclure Socrate, « que je me posais à moi-même, au sujet de l'oracle, la question de savoir si je ne préférerais pas être comme je suis, ni sage de la sagesse des gens dont je parle, ni ignorant de leur ignorance, que d'être les deux à la fois : et qui, à eux, est leur cas ! A moi-même, comme à l'oracle, je répondais donc que mon avantage était d'être comme je suis » (Platon, 1950 : 151-155).

Le journaliste, ou du moins celui qui mène l'enquête, a obtenu une « introduction auprès du grand créateur » (Voronca, 1944 : 15). Lequel ? Malgré l'article défini, il reste anonyme, il n'est point de majuscule à l'initiale, du moins pour l'instant. On devine aisément qu'il s'agit de Constantin Brancusi, le grand sculpteur roumain de l'école de Paris (1876-1957), qui depuis le scandale de *La Princesse X*, en 1917, s'était fait le champion d'une sculpture réduite à de purs effets de matière, de volumes, de rythmes.

Une situation pourtant se précise, dès les premières lignes du récit : cette rencontre a lieu à la veille d'un voyage que le protagoniste-narrateur doit faire dans un pays lointain, dont la capitale pour être l'arbitre de la pensée et du goût, – on devine Paris, la France, le départ de Voronca, déjà en 1925, puis en 1933. Le pays d'origine serait donc la Roumanie, sans que ni l'un ni l'autre



des pays soient nommés, pas plus que les villes ou que le journal local dont il souhaite devenir le correspondant à l'étranger, et pour lequel il devrait aller interviewer le grand créateur.

L'arrivée dans la grande capitale pourrait être le reflet des impressions d'arrivée à Paris de Voronca lui-même, chaque trait étant souligné : le soleil, les jolies femmes, l'animation artistique de la saison estivale, l'esprit d'*invention des artistes*, des musiciens et des poètes qui semblent rivaliser en matière de modernité. Il en résulte même une atmosphère lumineuse qui enveloppe la ville, comme une atmosphère obscure l'enveloppait dans le poème de Baudelaire, « Recueillement » : « Les inventions des artistes entouraient d'un halo les maisons, les avenues, les parcs. Sur l'immense cité planait une brume d'étoiles. Et, comme un vin radieux dans une coupe, la beauté rayonnait de l'imposante architecture de la cité » (Voronca, 1944 : 16-19).

4

Je voudrais faire part d'une surprise. J'ai acheté par hasard et lu aussitôt un livre de Claude Roy (1915-1997), un écrivain que j'admire, en particulier comme poète, et dont le témoignage d'homme est d'autant plus important qu'il est ouvert aux autres et ne se replie sur lui que quand la maladie, le cancer dont il a souffert dans ses quinze dernières années, l'y a contraint. Je ne prendrai qu'un exemple à cet égard, dans son journal, le 20 octobre 1978 : « Un jour où il s'était surpris à être plus affirmatif qu'à l'accoutumée, Yves Bonnefoy murmure en souriant : « J'ai commis le péché de réponse ». Si tous ceux qui ont commis ce péché s'en accusaient, même à mi-voix, quel tumulte, quel grondement de tonnerre ! » (Roy, 1983 : 66). C'est dans le volume *Permis de séjour 1977-1982*, publié aux éditions Gallimard en 1983. Avec le scrupule qui le caractérisait, Claude Roy présentait cette *excusatio* en tête du volume : « J'étais éloigné de tout par les circonstances et ce livre déjà composé quand j'ai découvert que j'avais, sans le savoir, dérobé son titre à un très beau récit. Je veux remercier Georgette Henry, auteur de *Permis de séjour*, paru en 1950 dans la collection Espoir, de m'avoir généreusement autorisé à partager avec elle mon larcin involontaire. »

Visiblement, ni Georgette Henry ni lui ne savaient qu'avant eux Ilarie Voronca avait donné ce même titre à un recueil de poèmes publié à Paris, aux éditions Correa, en 1935. Le poète roumain, à cette date installé à Paris sans être sûr de s'y fixer, a bien conscience de son instabilité d'exilé. « Ilarie Voronca, ce voyageur sur la terre, cet 'homme aux semelles de vent', est à sa manière, comme tous les poètes d'ailleurs, un prince dépossédé », a écrit Léon-Gabriel Gros en 1944 (Gros, 1944 : 228). Il a été, comme chacun d'entre nous, l'*homo*

*viator* de l'Évangile, et comme tous ceux de sa génération, l'*homo viator* de Gabriel Marcel ou le voyageur sur la terre de Julien Green. Plus, me semble-t-il, que l'homme aux-semelles-de-vent, tel que Verlaine avait vu Rimbaud après 1875. Et l'allusion au « Prince dépossédé » renvoie au *Desdichado* de Gérard de Nerval, « le Prince d'Aquitaine à la tour abolie ». Il est l'errant, celui de *La Vie errante* d'Yves Bonnefoy, plus que le Juif errant de la tradition : « Il est devant la porte ou devant la fenêtre. / Mais l'a-t-on reconnu ? Il est venu peut-être / Pour entendre nos voix et regarder nos yeux ». A lire ces vers de Voronca, dans *Permis de séjour*, on peut se demander si c'est de lui qu'il est question, ou d'un autre, d'un homme ou d'un ange rilkéen. Une chose est certaine : c'est le poète, – et le voyageur sur la terre se confond avec le poète sur la terre : « Nous sommes là plusieurs à écarter son chant / Et son souffle pareil aux orages de sable ». Mais il est vrai aussi que la fusion à laquelle pourrait inviter ce chant orphique cède la place à une division, à un éloignement nécessaire de l'autre ou de ce qui était devenu un autre :

Il me faudra ici te quitter ombre, frère  
 Je laisserai ces mots, ces chants inachevés.  
 Le souffle est là tout près qui mélange les terres  
 Et nos regards, nos mains et nos sommeils. Je vais  
 Sans savoir où. Et toi, aussi, ombre, pareille  
 Au souvenir, oiseau qui dans l'air se dissout  
 Le soir est là tel un vaisseau, qui appareille  
 Nous séparant de tout ce qui une fois fut « nous » (Voronca, 1956 : 16-17)<sup>5</sup>.

Voici un très beau poème de Voronca, non daté, qui a été placé à la fin des *Poèmes inédits*. Ce pourrait être le fragment d'on ne sait quel Narcisse, et la première forme est régulière comme celle d'un poème de Paul Valéry. Mais cette ombre n'est ni le reflet de Narcisse penché sur l'onde, ni l'ombre qui se glisse près du vivant pour lui rappeler sa mortalité. C'est bien plutôt une ombre mystérieusement séparée qui un jour revient :

#### DISCOURS A MON OMBRE

Il viendra un moment où je me pencherai vers toi  
 Comme celui qui a soif se penche vers l'eau pure  
 Et où je jeterai toutes les autres parures  
 Pour me couvrir de ta plus ténébreuse soie.

---

<sup>5</sup> Ces extraits de *Permis de séjour* sont empruntés à la plaquette *Poèmes choisis* d'Illarie Voronca.

Mon ombre ! Tu aimais la fougère et la ronce  
Il y a longtemps quand j'accourais vers les miroirs  
Des villes et les feux et les rires de bronze  
Quand tu me suivais humble tournée vers le soir,

Silencieuse ! Et pourtant tu connaissais sans doute,  
Comme l'oiseau qui sait la flamme et la rosée  
De l'aube, ce lieu vague où doit finir ma route  
Et la pierre où mon front va bientôt reposer.

Quelquefois dans la chambre profonde de l'été  
Tu te montrais soudain sur le battant des portes  
Mais mon regard glissait sur toi sans s'arrêter  
Pour fêter une hanche de vivante ou de morte.

Je t'ai traînée partout sans connaître ton songe  
Couchée sur la terre, ivre de profondeurs  
Maintenant que mon corps auprès de toi s'allonge  
Et que tu me recouvres comme une sueur

Me diras-tu enfin le périlleux message  
Dont tu étais chargée lorsque pour m'approcher  
Tu te rendais pareille aux traits de mon visage  
Cachant que tu étais arbre écume ou rocher

Pour ne pas m'effrayer tu empruntais mes lignes  
Hélas ! Tu ne savais qu'en toi je me fuyais  
Ombre, j'avais rêvé de la blancheur du cygne  
Et, noir, je refusais d'être ce que tu es.

Tu n'aurais dû peut-être te montrer mon semblable  
Sans craindre d'éveiller dans mes yeux le danger  
Si nous avions cessé de cheminer ensemble  
Si tu étais vers moi venue en étranger,

Je t'aurais honorée, saluée, sur la route  
Je t'aurais demandé : de quel pays viens-tu ?  
Et tu m'aurais parlé des terres et des voûtes  
Célestes, révélant ce que ta cendre a tû.

Mais le jour n'est pas loin où uni à ta bouche  
J'apprendrai ce message et me perdrai en toi

Car mon corps n'a été que la visible touche  
 Du piano dont le chant sombre et profond c'est toi. (Voronca, 1964 : 55-56)

5

Le motif de l'ombre est fréquent, insidieux, obsédant, dévorateur même dans l'œuvre poétique d'Ilarie Voronca. Il l'est également dans l'œuvre d'un poète qu'il a fréquenté et aimé, René Laporte (1905-1955), lui aussi surréaliste repent<sup>6</sup> :

Je connais l'éducateur dont je porte les gestes  
 Je sais qu'il aime les faims claires et justement nommées

Qu'il s'assied au bord des drames avec envie  
 Cherchant à se démêler comme un grain parmi la poussière

Je sais ce qu'une ombre peut entreprendre  
 A l'ombre de la proie.

Ces vers constituent la fin du deuxième poème dans *Le Somnambule*, recueil publié par René Laporte aux éditions des Cahiers libres en 1933. Cet écrivain trop oublié aujourd'hui, qui était également l'éditeur de ces cahiers libres, avait à cette date donné deux autres recueils *Vivre la vie* (hors commerce, 1926) et *Corde au cou* (éditions des Cahiers libres, 1927). Il s'était également fait connaître comme romancier avec *Le dîner chez Olga* (Grasset, 1927), *Le Guérisseur* (même éditeur, 1928), *Joyce* (Calmann-Lévy, 1930). Je considère son récit *Hôtel de la solitude*, publié après la Seconde Guerre mondiale, comme un authentique chef-d'œuvre.

C'est seulement dans le troisième poème du recueil qu'apparaît la silhouette du somnambule. Il est une figure allégorique du dénuement, ou mieux, de l'invention du *dénuement*, avec « au cou les sanglots comme une corde ». Il marche le long des rivages libres, libre lui-même, comme débarrassé des autres soi-même, ne reconnaissant « ni son enfance ni les rides de sa peau morte ». Il entre dans la mer et s'y enfonce sans respirer. Est-il candidat au suicide, Ophélie au masculin ? C'est moins à ses jours qu'il s'en prend, qu'aux autres visages de lui-même, qu'à la chaîne des êtres par lesquels il est passé. Car le « je est un autre » de Rimbaud ne désigne pas seulement un double de soi-même, mais constitue, comme l'a montré lumineusement Georges Molinié, un

---

<sup>6</sup> Voir sur ce point la présentation qu'a faite de René Laporte le poète Jean Rousselot (1959). *La Poésie française. Panorama critique des nouveaux poètes français*. Paris : Seghers, pp. 165-168.

je multiplié, un moi éclaté et confronté à autant de brisures, de fragments d'un être toujours en attente. René Laporte prend la relève quand il écrit à la fin de ce troisième poème :

O nuages o vitrines des golfes  
Comment échapper au multiple soi-même.

Le somnambule marche à la vitesse des morts  
Il a la chance de ne penser à rien  
D'ouvrir des fruits sans se couper les doigts  
Nul ne l'entend venir  
Le nom qu'il aime  
L'isolement qu'il détache de lui seconde à seconde  
Comme des horoscopes  
C'est cela qui lui appartient en toute pureté (Laporte, 1933 : 18-19).

Un poème intitulé « Somnambule » est dédié à René Laporte dans *Patmos*, recueil de 1933 également publié aux éditions des Cahiers libres et qui avait fait l'objet d'une publication en roumain. Mais plus qu'à ce très beau recueil fantomal, je voudrais emprunter à un recueil légèrement postérieur, ce poème qui est comme une variation sur le « Je est un autre » de Rimbaud :

« JE » SONT TOUS LES AUTRES

je suis là, mais ma pensée est ailleurs. J'attends  
Devant cette porte cadénassée, mais c'est un autre qui se tient là à ma place.  
Loin, très loin, les chalands amarrés, les navires prêts à partir,  
Et cette armoire quelque part où le linge a une odeur de coings et d'automne.

Il fait bon, oui, il fait bon rester ainsi aux fenêtres  
Et voir le jour qui monte comme une plante neuve de la terre.  
Il y a les oiseaux qui essaient le vol comme une forme plus pure.  
Et cette course joyeuse de l'homme qui s'avance vers son destin.

O, ne me demandez pas : A quoi bon tout cela ?  
Il y a encore des terrains vastes, il y a encore des maisons à bâtir,  
Et des hommes qui n'ont jamais mangé à leur faim  
Et la vie et le soleil qu'on soupçonne parmi eux.

Ce sont des paroles simples à la portée de tout le monde,  
Pas même la peine de les chercher dans un dictionnaire :  
Le droit au repos ; le droit au travail. Se promener  
Dans un beau parc lumineux. Ouvrir une terrasse au grand air, un poème.

Faut-il briser le cœur de l'homme comme la surface  
 D'une rivière glacée pour trouver une onde claire ?  
 Je dis cela ou autre chose. J'attends  
 Devant cette porte, mais c'est un autre qui attend à ma place.

6

En 1946 voici Ilarie Voronca « parvenu à l'extrême pointe de (lui-) même ». J'emprunte encore cette formule au *Somnambule* de René Laporte (Laporte, 1933 : 82). Mais ce n'est pas seulement un individu qui est somnambule. René Laporte a de plus en plus eu conscience que l'étaient les temps où il vivait. L'expression la plus nette se trouve dans *Les Voyageurs de quarante ans*, – l'âge qu'il atteint en 1945, à la fin de la guerre :

Mon sommeil d'homme mûr désert et dépeuplé  
 voilà pour me punir d'avoir gâché des nuits  
 nuits d'étoiles de fleurs d'oiseaux qui chantaient juste  
 troquées contre des nuits de mots et d'artifices  
 contre l'amer plaisir de marcher sur les toits  
 Epoque somnambule ah ! tu m'as fait du mal !  
 Les stratagèmes les sortilèges vieillissent  
 comme les poètes qui les avaient conçus...  
 Mes mains, êtes-vous là ? Et vous, mes genoux ? Et vous mes yeux ?  
 Quel est ce pays que vous voyez ? Et ces visages que les mots isolent comme  
 des grilles ?  
 « Non, Monsieur, les visites ne sont admises que le dimanche de deux à quatre  
 heures ».  
 – « Ma femme a été opérée ce matin. Je veux la voir ».

Serre les dents amie, épouse chère ! Non, je n'ai pas le droit  
 De dire cette douleur à moi, à nous tous deux.  
 Il y a d'autres douleurs plus grandes : ces prisons où meurent  
 Des hommes jeunes. Mais je sens les doigts des chirurgiens qui fouillent tes  
 intestins.

Louis-Gabriel Gros, qui cite ces vers dans l'étude qu'il a consacrée à Laporte son contemporain, considère que c'est là un texte capital. Aux approches de sa quarantième année, au milieu du chemin de la vie, il a découvert « qu'un temps d'horreur, un temps maudit mais *inévitabile* était devant lui ». Et il cite alors ces deux vers :

Aujourd'hui il est tard la mesure de l'homme  
 T'atteint jusqu'à la bouche avec un goût de boue.  
 Dimanche ! Que veut dire cela : Dimanche ? Et quel jour  
 Sommes-nous au juste ? Et ces routes qui passent par ma tête  
 Comme des herbes emmêlées sous le vent, où mènent-elles ?  
 Et la pensée ? Qu'en faites-vous ? Elle est là à la porte de l'hôpital.  
 Elle se moque de vos dimanches.

Je te vois, merveilleuse, résignée entre ces lits semblables.  
 Et les malades aussi : les plus purs, les plus pauvres.  
 « Courage », me disais-tu. Et la rue était là à la sortie  
 Comme une meule pour broyer dans la foule mon image.

Est-il un monde meilleur quelque part ? Et un peuple jeune  
 Qui s'avance en chantant, sans armes, avec des instruments de travail, vers un  
 autre peuple ?  
 « Non, pas de guerre, disent-ils. Nous sommes venus  
 Pour construire ensemble des ponts et des ateliers clairs et des maisons de re-  
 pos ».

A tout cela je pense aussi. Et je suis partout en même temps  
 Comme une nouvelle heureuse. Et toute chose m'est chère  
 Car ce n'est pas moi qui marche et qui pense dans ces rues,  
 C'est toi aussi. Et puis des milliers et des milliers d'hommes comme nous.

Dans la poésie de Voronca comme dans celle de René Laporte passent les corps et les voix des sirènes. Ainsi dans *Le Somnambule* : « Déjà les sirènes calculant leur élan / drainaient un cortège d'oiseaux au point de chute / On entendait rire / et le reflux des spasmes derrière les pontons (86) ». Et dans *Beauté de ce monde* : « L'univers est une chambre parée pour la fête / Et les femmes – formes humaines de la mer – s'avancent / Avec leur voix d'écume, avec leur sel secret ».

Mais combien sont présentes aussi ces autres sirènes, ces sirènes d'alarmes, et celles qui entraînent vers la mort, comme à la fin du « Voyage » de Baudelaire... Il existe une période de Rodez de Voronca, comme en témoignent ses publications mêmes, période d'inquiétude toujours, et pourtant période de protection. Après *Beauté de ce monde* publié à Paris par Le Sagittaire en 1940 viennent un récit *Lord Duveen, ou L'Invisible à la portée de tous* (Rodez, Méridien, 1942), *La Confession d'une âme fausse* (Rodez, Méridien, 1942), *La Clé des réalités* (Rodez, Méridien, 1944). En revanche, *L'Interview* sera publié à Marseille, chez Jean Vigneau, en 1944, *Souvenirs de la planète Terre* à Paris

chez Nagel, en 1945, et *Contre-Solitude*, le dernier recueil de poèmes, à Paris, chez Bordas, en 1946. Il fit une retraite de deux semaines à l'abbaye de Bonnecombe, en Rouergue, vers la fin de la guerre, et pas nécessairement, comme l'a supposé Denys-Paul Bouloc, parce qu'il traversait une crise mystique<sup>7</sup>. Puis ce fut le retour sur Paris...

7

Son départ, après une première tentative de suicide, sa femme Colomba, qui fut aussi son inspiratrice (*Colomba*, 1927), le raconte sobrement dans le volume dirigé et publié par Pierre Seghers en 1972, *Poètes maudits d'aujourd'hui 1946-1970*, où il est le dernier dans l'ordre alphabétique de la série :

Au soir du 4 avril 1946, Ilarie Voronca rentre chez lui (mais avait-il un chez-soi terrestre) ; il s'enferme dans la cuisine, calfeutre porte et fenêtres, absorbe un tube de somnifères (il n'en prenait jamais), boit de l'alcool (il ne buvait pas) et arrache le tuyau à gaz. Une lettre a été trouvée à ses côtés ; elle était adressée à l'éditeur qui devait publier son dernier recueil : « Manuel du parfait bonheur », et lui demandait la rectification d'une citation de Baudelaire.

D'un poème inédit :

Conseillez-moi amis morts

Donnez-moi une grande affection

Les vivants me l'ont refusée.

Colomba y ajoute ces deux autres repères :

*L'arrivée* : Le 31 décembre 1903 une naissance gémellaire, dans une famille où il y avait déjà une fille et deux garçons. Une fille belle et forte, deux jours de vie ; le garçon, maigriot, survécut, choyé par une mère, jolie et romanesque, mal mariée et qui essaya plusieurs fois l'évasion dans l'ailleurs.

« La mère et sa main comme un regard »

et plus tard lorsqu'elle disparût :

« Et toi Mère qui suit d'un regard bienveillant le tremblement de ma main ».

*L'escalier* : Ilarie Voronca fut un brillant élève. Prix d'excellence au lycée, épris de poésie, il récitait Dante dans l'original. Une mémoire rapide et oublieuse. Et bientôt il n'y eut plus que la poésie ; et – par tradition bourgeoise – une licence et des études supérieures de droit et les innombrables et pénibles besognes pour « gagner sa vie ».

---

<sup>7</sup> « Ilarie Voronca », par Denys-Paul Bouloc, en tête des *Poèmes inédits* (1961). Rodez : Subervie, Visages de ce temps. p. 20.



Il apprit l'expressionnisme, le dadaïsme, le surréalisme et y fit des escales. Et la grande aventure : la vie ; – et pour l'exorciser – elle et son double, la mort – la poésie.

But de son existence : « la (sa) poésie ininterrompue ».

Et il n'est sans doute nul meilleur exemple à cet égard que son « Eloge du silence », premier texte retenu dans l'anthologie de Seghers, mais extrait du dernier recueil de Voronca, *Contre-solitude*<sup>8</sup> :

#### ELOGE DU SILENCE

Loué sois-tu silence qui entoure la pensée  
Le mot ne vient qu'après. Mais entre lui et la pensée  
Qu'il exprime, il y a cette bande suave de silence  
Comme un jardin entre la maison et la haie-vive.

C'est ainsi que le nageur avant de plonger dans l'eau  
Emplit ses poumons et retient son souffle  
C'est ainsi que l'idée – qui était temps – devient parole – qui est espace  
C'est ainsi qu'entre poème et vers se situe le blanc.

Et peut-être qu'autour de la vie même il y a ce silence  
Qui la sépare et l'unit à la mort : cette bouche d'air  
Entre le corps et le vêtement. Car si la vie  
Est la pensée, la mort est le contour qui l'exprime.

Mais si l'oreille entend le mot sans rien savoir  
De la muette musique enfermée en ses murs  
De la mort chacun sait le glorieux silence  
Sans deviner la forme où celui-ci est clos. (Seghers, 1972 : 277)

En définitive, était-il roumain, était-il français, Ilarie Voronca ? Edouard Marcus est né le 31 décembre 1903 à Braïla, port situé sur les bords du Danube, près de la Baltique à la limite de la Valachie, la Moldavie et la Bessarabie<sup>9</sup>. Il a été naturalisé français en 1938. Mais, comme l'a fait observer Denys-Paul Bouloc, il avoue dans son *Autoportrait* qu'il était aussi d'un pays non encore

---

<sup>8</sup> À Paris, Bordas, 1946, rééd. avec une préface de Jean-Pierre Begot (2006). Bassac : Plein Chant. p. 71.

<sup>9</sup> Voir *Ilarie Voronca. Dossier rassemblé et présenté par Jean-Pierre Begot* (2004). Bassac : Plein Chant n.°77, p. 9.

situé. C'est ce pays qu'il a, durant sa trop brève existence, essayé de déterminer et d'atteindre.

## BIBLIOGRAPHIE

- Begot, Jean-Pierre. Dossier rassemblé et présenté par (2004). *Ilarie Voronca*. Bassac : Plein Chant.
- Beray, Patrice (2006). *Benjamin Fondane, au temps du poème*. Paris : Verdier/L'Éther Vague.
- Bonnefoy, Yves (1993). *La vie errante*, suivi de *Une autre époque de l'écriture*. Paris : Mercure de France.
- Dorion, Louis-André (2004). *Socrate*. Paris : PUF/Que sais-je n.° 899.
- Fondane, Benjamin (1933). *Rimbaud le voyou*. Paris : Denoël.
- Fondane, Benjamin (1947). *Baudelaire et l'expérience du gouffre*. Paris : Seghers.
- Fondane, Benjamin (1980). *Le Mal des fantômes*. Paris : Plasma.
- Green, Julien (1927). *Le voyageur sur la terre*. Paris : Nouvelle Revue française.
- Gros, Léon-Gabriel (1944). *Présentation de poètes contemporains*. Marseille : Cahiers du Sud.
- Macedonski, Alexandru (2007). *Poèmes en français*. Cordes-sur-Ciel : Rafael de Surtis / Cluj : Limes. Texte établi par Alain Vuillemin.
- Henry, Georgette (1950). *Permis de séjour*. Paris : Gallimard/Espoir.
- Juin, Hubert (présentés par) (1958). *Poèmes roumains, des origines à nos jours*. Paris : Hautefeuille.
- Kafka, Franz (1980). *Œuvres complètes*. Paris : Gallimard/Bibliothèque de la Pléiade. Édition de Claude David.
- Laporte, René (1927). *Corde au cou*. Paris : Cahiers libres.
- Laporte, René (1927). *Le dîner chez Olga*. Paris : Grasset.
- Laporte, René (1928). *Le Guérisseur*. Paris : Grasset.
- Laporte, René (1930). *Joyce*. Paris : Calmann-Lévy.
- Laporte, René (1933). *Le Somnambule*. Paris : Cahiers libres.
- Laporte, René (1944). *Hôtel de la solitude*. Paris : Julliard.
- Macedonski, Alexandru (1906). *Calvaire de feu*. Paris : Sansot.
- Marcel, Gabriel (1945). *Homo viator*. Paris : Aubier.
- Mougin, Pascal et Karen Haddad-Wotling (2002). *Dictionnaire mondial des littératures*. Paris : Larousse.
- Platon. *Œuvres complètes I* (1950). Paris : Gallimard/Bibliothèque de la Pléiade. 2 vol. Sous la direction de Léon Robin.
- Raymond, Marcel (1940). *De Baudelaire au Surréalisme*. Paris : José Corti.

- Rimbaud, Arthur (1999). *Œuvres complètes*, éd. de Pierre Brunel. Paris : Librairie Générale Française/La Pochothèque/Robert Laffont.
- Rousselot, Jean (1959). *La Poésie française. Panorama critique des nouveaux poètes français*. Paris : Seghers.
- Roy, Claude (1983). *Permis de séjour 1977-1982*. Paris : Gallimard.
- Seghers, Pierre (1972), *Poètes maudits d'aujourd'hui 1946-1970*. Paris : Seghers.
- Tzara, Tristan (2005 [1916]). *La Première aventure céleste de Mr Antipyrine*. Paris : Dilecta.
- Tzara, Tristan (2005 [1924]). *Sept manifestes Dada*. Paris : Dilecta.
- Voronca, Ilarie (1933). *Poèmes parmi les hommes*. Bruxelles : Cahiers du Journal des Poètes.
- Voronca, Ilarie (1934). *Patmos*. Paris : Cahiers libres.
- Voronca, Ilarie (1935). *Permis de séjour*. Paris : Correa.
- Voronca, Ilarie (1936). *La poésie commune*. Paris : GLM.
- Voronca, Ilarie (1936). *La joie est pour l'homme*. Marseille : Cahiers du Sud.
- Voronca, Ilarie (1940). *Beauté de ce monde*. Paris : Sagittaire.
- Voronca, Ilarie (1942). *Lord Duveen, ou l'invisible à la portée de tous*. Rodez : Méridien.
- Voronca, Ilarie (1942). *La Confession d'une âme fausse*. Rodez : Méridien.
- Voronca, Ilarie (1944). *La Clé des réalités*. Rodez : Méridien.
- Voronca, Ilarie (1944). *L'Interview*. Marseille : Jean Vigneau.
- Voronca, Ilarie (1945). *Souvenirs de la planète Terre*. Paris : Nagel.
- Voronca, Ilarie (1946). *Contre-solitude*. Paris : Bordas.
- Voronca, Ilarie (1956). *Poèmes choisis*. Paris : Seghers. Introduction de Tristan Tzara.
- Voronca, Ilarie (1961). *Poèmes inédits*. Rodez : Subervie.

